

et cinq heures, un landau bleu attelé en demi-daumont, faisait, au pas, le tour du lac du bois de Boulogne.

Les équipages étaient nombreux, les cavaliers plus nombreux encore dans la grande allée sablée qui côtoie la chaussée des voitures.

Le landau bleu attirait tous les regards, non pour sa tenue irréprochable, non pour les deux trotteurs hors ligne qui le traînaient, mais à cause des personnes qu'il renfermait.

Une jeune femme éblouissante de beauté était assise à la droite d'un homme d'environ trente ans, aux favoris blonds, aux yeux bleus, au visage pâle et un peu fatigué, mais d'une distinction exquise.

Sur les coussins de devant du landau on voyait une belle grosse commère normande, portant le bonnet cauchois, et tenant sur ses genoux un adorable bébé de six mois tout emmaillotté de dentelles, et du bonnet brodé duquel s'échappaient les premières boucles d'une chevelure blonde.

Et la foule souriait en voyant passer la mère, le père et l'enfant, et les cavaliers rangés côte à côte, la tête de leurs chevaux tournée en face du lac, chuchotaient entre eux.

Les uns disaient :

— Depuis qu'elle est devenue la baronne Morgan, mademoiselle de Valserres est plus belle encore !

— C'est que, répondait un autre, il en est de certaines femmes comme de certaines fleurs ; elle s'épanouissent au soleil de la maternité, comme les fleurs dont je parle s'ouvrent tout à coup au grand air, en quittant la serre chaude où on les a élevés.

— Mon cher Léon, reprenait un troisième en s'adressant à un cavalier d'une rare élégance qui avait peine à contenir un fougueux double poney d'Ecosse, noir comme un corbeau, vous êtes toujours lié avec Paul ?

— Toujours, Arthur, répondit M. de Courtenay. Car c'était lui qu'on interpellait ainsi.

— Le voyez-vous toujours autant depuis son mariage ?

— Toujours autant, mon cher Arthur, et il y a même pour cela une bonne raison.

— Laquelle ?

— C'est que je l'ai marié.

— Vous !

— O mon Dieu ! oui. Sans moi il n'aurait peut-être jamais épousé mademoiselle de Valserres.

— Vous m'étonnez, Léon.

— Chut ! mon ami, il est de petits mystères de la vie parisienne qu'il ne faut pas sonder.

Le landau passait en ce moment devant les deux jeunes gens. Ils saluèrent.

Pauline sourit à M. de Courtenay. Quant au baron, il le salua de la main, levant sur lui un regard mélancolique.

— Mais, mon cher ami, dit alors Arthur, il n'a pas l'air si heureux que cela, votre ami Paul.

— Bah ! dit M. de Courtenay que cette remarque fit tressaillir, c'est un garçon qui a le bonheur triste. Au fond, il est le plus heureux des hommes.

Les deux jeunes gens avaient remis leurs chevaux au galop, mais ils couraient en sens inverse du landau, et tandis que le baron Paul Morgan se dirigeait vers une des avenues qui aboutissent à Auteuil, ils remontaient, eux, vers le haut du lac, et gagnaient l'avenue de l'Impératrice.

Ils galopèrent côte à côte, et Arthur, celui-là même que nous avons vu, au début de cette histoire, essayer ses chevaux dans les Champs-Élysées et rencontrer Paul Morgan s'en allant à pied à Auteuil, par le Trocadéro, Arthur, disons-nous, se penchant vers M. de Courtenay, lui dit.

— Vous ne voulez donc pas, Léon, m'apprendre comment vous avez été mêlé au mariage de Paul ?

— Mon cher, répondit M. de Courtenay, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faudrait vous divulguer un secret de famille qui ne m'appartient pas.

— Mille pardons, cher ami. Mais au moins me direz-vous pourquoi, depuis qu'il est riche et heureux, le baron a cette

figure de chevalier errant et cet air morne d'un coupable qui traîne après lui un remords ?

— Que voulez-vous, mon cher, je vous l'ai dit : Paul a le bonheur triste.

— Singulière raison ! Ah ! ça, comment se sont arrangées les affaires de M. de Valserres ?

— Tout naturellement.

— Mais encore...

— Le père de Pauline s'est trouvé ruiné du jour au lendemain.

— Je sais cela.

— Il avait même un déficit de huit à neuf cent mille francs.

— Que son gendre a payés ?

— Oui et non.

— Comment cela ?

— Les propriétés du banquier, à ce moment de sa ruine, couvraient au delà ses dettes. Seulement on ne vend pas des terrains et un hôtel du jour au lendemain. Il fallait huit cent mille francs dans les vingt-quatre heures ; Paul, qui venait d'hériter de son oncle et avait une somme importante liquide, les a prêtés. Seulement, M. de Valserres a reconnu à sa fille une dot de huit cent mille francs hypothéquée sur les terrains du Trocadéro.

— Et les terrains ne sont pas vendus ?

— Pas encore. On les laisse tout doucement doubler de valeur, ce qui sera l'affaire de quelques années.

— En sorte que M. de Valserres n'est plus banquier ?

— Non, et il paraît l'homme le plus heureux du monde ; il vit avec ses enfants, dans cette jolie villa d'Auteuil que vous connaissez sans doute.

— Je l'ai aperçue en passant.

Comme ils causaient ainsi, ils franchissaient la grille du bois, lorsque M. de Courtenay cria un *gare* énergique à un pauvre diable de piéton que son cheval avait failli heurter.

Le piéton se retourna.

C'était un homme aux cheveux blanchis, au visage pâle et souffrant. Les vêtements, quoique décents, annonçaient la gêne.

— Ah ! c'est vous, Simon ? dit M. de Courtenay.

Le piéton salua.

— Oui, monsieur, dit-il.

Léon de Courtenay avait retenu son cheval, et il tendit la main au piéton en se penchant un peu sur sa selle, au grand étonnement de son compagnon.

— Vous venez de la maison de santé, mon pauvre homme ? dit M. de Courtenay affectueusement.

— Oui, monsieur.

— Comment va votre fille ?

Le vieillard secoua la tête et répondit en étouffant un sanglot :

— Mal ! mal !

— Pauvre homme ! murmura M. de Courtenay.

Il glissa deux pièces d'or dans la main de Simon.

— Courage, mon ami, dit-il.

Le vieillard couvrit son visage de ses mains et des larmes jaillirent au travers de ses doigts amaigris.

Le cavalier qui répondait au nom d'Arthur assistait à cette scène bizarre avec un redoublement d'étonnement.

— Adieu, monsieur, et merci ! dit brusquement Simon.

Et il s'éloigna sans même se retourner pour regarder les deux jeunes gens qui continuaient leur chemin.

III

— Savez-vous Léon, dit alors Arthur, que vous avez de jolies connaissances, mon cher bon ?

— Dame ! répondit M. de Courtenay, vous en penserez ce que vous voudrez ; mais ce bonhomme m'intéresse fort.

— En vérité !

— Ensuite, il a joué un certain rôle.

— Dans le monde ?

— Non, dans le mariage de notre ami Paul Morgan.